

[21 février, Paris]

21 – 2 – 63. Quatorze heures.

Somme allés à Châtel. Ski, etc. Puis : Denoël ayant refusé mon deuxième manuscrit, m'a donc libéré. Comme convenu, Alain m'a envoyé le contrat et mon roman sort en septembre. Donc, soulagement. En plein milieu du séjour à Châtel, voilà que Marcelle est rappelé : sa mère, diabétique, s'est blessée au pied : hospitalisation, risque de gangrène. On a décidé que je resterai là-bas jusqu'à la date prévue initialement. En fait, n'y ai tenu que quatre jours après avoir raccompagné Marcelle au train d'Évian. Pendant ces quatre jours, liaison épuisante avec mère d'une petite fille, insomnies, claquage au ski, échos des ragots sordides sur Marcelle et moi. Et Marcelle est revenue me chercher à Thonon pour que nous fassions route ensemble. Ce qui fut.

Et maintenant, Paris sous la neige. Parents grippés, mais ça va. Ai revu le monde. Et continue roman. Que dire ? En suis à blessure, frontière coupant le monde, et dont l'approche donne détresse exaltée, ou cette épaisseur : vie à vous, sans mouvements, et cette blessure, fenêtre sur autre chose qu'on doit étancher. Y pénétrer sera une sorte de mission.

À l'instant, feuilletant Jaspers, pense : c'est la vie qui est blessée, non pas l'homme. C'est donc approché plus que vécu. La vie se conçoit en dehors de l'homme, non seulement dans le biologique, mais aussi, dans l'ontologie, pour Teilhard, la noosphère.

La terre : nous projette plus ou moins haut (d'après Van Horn) vers les degrés de vie.

[22 avril]

22 avril [19]63. Vingt-et-une heures.

Tas de choses, mais ne suis plus d'accord avec dernière page précédente : l'ontologie, ou prise directe sur Esprit, ou encore plus, n'a rien voir avec noosphère à moins qu'on ne donne un nom « extérieur » à chaque activité.

Revenons de Cabris où venons de passer trois semaines avec les Thomas. Eux, dans une des villas de *La Messuguière*, nous à l'Hôtel des Îles. Temps mauvais, mais tout de même quelques longues balades, bains de soleil, conversations avec Henri, Arland (qui devait partir deux jours après) [;] (*La Messuguière* est toujours ce foyer d'intellectuels et d'écrivains, profs, etc. ligués par Madame Viénot, fille de Madame Mayrisch de l'époque où j'allais voir Gide en 1941). Ouf !

Henri nous a fait connaître les Auclair : Ge[orges] auteur-écrivain, ressemblant à Gide (très curieusement) travaille au CNRS. Je crois qu'il croit aux « catégories » et qu'à partir de là il fait ses livres, plus ou moins. Mais c'est un type vibrant et désarmé. Comme sa femme d'ailleurs. Longues promenades à quatre (je suis le seul à avoir une voiture), et « profession de foi » le soir, chez les Auclair dans leur petite maison de Peymeinade où nous les raccompagnions en sortant de cette maison qu'ils avaient louée, toutes les lumières des villages de montagnes, brillaient, et c'était comme un cirque autour de nous. On avait envie de crier : « Applaudissez, lumières ».

Donc, séjour agréable. À part ça, travaille, et chaque fois dans mon roman, aperçus nouveaux bien que l'ensemble reste identique à lui-même. Quel charabia ! Peu à peu, me quittent peut-être les pensées du genre « écorces » au profit de quelque chose de plus substantiel. Qui sait ? Tous ces gens de lettres – gentils – qui gravitent autour d'Henri me mettent souvent mal à l'aise : il y a souvent du faux ou du forcé dans certaines attitudes. Mais il ne semble même pas que ce soit de leur faute : c'est inconscient.

En moi, semblent traîner, inconscients, des flots épais d'attardement.

[29 mai]

29 – 5 – 63. Vingt-trois heures.

Quarante ans ! Voilà ! Et je tiens ce journal depuis l'âge de treize, quatorze ans, et déjà y rêvais de gloire. C'est à se tordre ! Hurler sur sa propre gloire. Et le pire : je continue à y croire. Malgré Alain (Bosquet) qu'on emmène avec sa femme demain à Madrid : rien ne garantit la postérité. Bien sûr. Et encore s'il savait, ce qu'il me faut, de cette postérité, la place que j'y prétends avoir. Et tout cela, en même temps, existe...

Et d'ici là, roman qui avance, oui, et ces mots ont l'air idiot. Dans le livre en cours il y a « quelque chose », des puissances de pénétration, peut-être jamais atteintes encore. Et puis : minables aventures, et celle, si imprévue avec Marie-Claude, vue hier soir, mais toujours « platonique », et quelques caresses... M'aime-t-elle ? Souvent ces faussetés d'appréciation sont effarantes... Mais d'un autre côté, cette mineure forme d'absolu... Quelle idée de l'avoir abordée sur le quai. Et puis, Marcelle, est-ce pensable ? Bien sûr que non. Mille impensées cernent la pensée.

Ai-je dit que *Jojo* sort en septembre ? Cette lutte folle contre le temps... Quel sera l'accueil ? Certes, pense au « journal » d'avant tout contrat. Grâce à Alain, livre sort chez Calmann[-Lévy]. Et Alain, Norma, viennent donc avec nous jusqu'à Madrid, d'où Marcelle et moi continuons seuls sur Portugal, Maroc, où l'on rejoint Club Méditerranée à Al Hoceïma.

La tête de Marie-Claude quand je lui en parlais ! Elle a des frères, une sœur, père ayant une exploitation près Limoges. Elle est petite et blonde. Sa mère – dit-elle – aime se lever à cinq heures et à parcourir les champs. Son frère prépare l'agrég d'espagnol. Que de monde et tellement bien ! Mais elle ? Vrai chaos ou presque.

Mes parents sont en URSS. Hier, pour mon anniversaire, ils m'ont téléphoné de Tbilissi (Caucase).

Prométhée. Sans mon père, sa fortune depuis ces dernières années, je végèterais, prof certifié quelque part...

Quel coup de poing ? Quelle lente masse sur mon crâne, ou bien au contraire, quel émergement...

[24 juillet]

24 – 7 – 63. Seize heures.

Deux mois de silence et de tapageuse inaction. Et d'abord voyage jusqu'à Madrid Alain et Norma. Il s'est étonnamment bien passé : Alain est spirituel, mots à l'emporte-pièce, « Le cœur de la ville, ce sont ses odeurs » « Qu'est-ce qu'ils ont pu dépenser pour rester pauvres » (!) etc. Avec Alain tout est pèlerinage artistique : église romane de Beaulieu-sur-Dordogne, cathédrale d'Albi, etc. (J'avoue ma préférence pour celle de Bourges.)

Discussion jusqu'à une heure du matin sur la bombe atomique (mais n'est-ce pas le vieil abcès qui est en train de couler ?) Et de même en Espagne, Barcelone, Saragosse (et arrêt d'un jour sur une plage), tout s'est vraiment bien passé.

Nous nous sommes embrassés au moment du départ et avons continué seuls. Avila, Salamanque (extraordinaire *Ciudad monumental*). Saint-Jacques de Compostelle. Ville curieuse mais dont le plus beau monument est sans doute l'Hôtel des Rois Catholiques. Puis le Portugal : pays sous le boisseau. Beau mais endormant, mis à part Nazaré (extraordinaires coloris et vivacité). Mais Porto, Lisbonne, avec grandes richesses et intense vie populaire, ont quelque chose de figé, d'ennuyeux. (Le directeur de l'hôtel de Lisbonne l'a admis.)

De là, Séville et Algésiras. Sensation du *barrio* de Santa Cruz (mais non la Giralda) et d'Algésiras, entièrement malaxée par les partants pour l'Afrique. Et Gibraltar, comme un caillou lumineux. Courte traversée et ce fut Tanger. L'Orient n'agit pas tout de suite, mais en peu de temps, on est pris. Tout conspire à cela : la misère et le grouillement des burnous ; le luxe européen, l'interpénétration de l'un et de l'autre, et par exemple le El Minzah, palace à la limite de la *médina*, dominant la rade et les terrasses blanches. À trois heures du matin, c'est la deuxième prière, la voix grave traversant la nuit.

Par la route invraisemblable du Rif, avons rejoint le Club. Six heures pour faire les trois cents kilomètres. Que dire du Maroc ? Ces étendues, ces villes saintes ([illisible]), ces forêts de cèdres ? Et au Club même, au milieu de cette étendue et populations primitives, fuyant souvent à notre approche, la pinède de quatre-vingt-dix kilomètres, et la vie la plus délirante dans le confort.

Que dire de ces quinze jours sur place ? On verra...

[25 août, Nice]

Nice. 25 – 8 – 63. Dix-huit heures trente.

Court séjour ici pour fuir « fête » de Saint-Cézaire ; il fait gris. Devons nous retrouver tout à l'heure pour dîner. Ai parlé à ma mère de M-C. (Dirai plus tard l'accueil à P-Buff.) : il y eut évidemment cet élan..., et mes sarcasmes. Visite du château – chez elle le lendemain avec son frère et sa sœur – et cette longue promenade – torrent, bois, fougères, dans le « domaine » de son père. Et puis, les nuits, les gestes, un certain ineffable. Sa sœur aînée qui l'observait. Il y aurait mille choses à dire... Viens de relire pages de l'an dernier au Cap Nord : quelle détresse, et pire.

Hier, dîner épatant à La Chèvre d'Or avec nous trois et les Thomas. Avons parlé de tout.

Marcelle vient de rentrer. Repense à M-C. quelle grisaille sur Nice, quelle teinte indélébile. Et pensées du passé... si loin... mais n'est-ce pas indifférent ? [X]

[25 septembre]

25 – 9 – 63. Dix-neuf heures.

On compare mon livre à tout : comme s'il y avait un rapport quelconque entre lui et les Américains ou Russes. Un être « demeuré », de la pré-innocence, qui veut endiguer quelque chose qui tient à la racine même de la vie, etc., qui l'a fait ? Mychkine est un idiot uniquement vis-à-vis du « mal », sorte de réincarnation du Christ, et qui agit en harmonie avec ce qu'il est.

Rien de tel pour *Jojo*. Il y a cette rupture, cette lancée d'impossible à un degré jamais atteint. Qui sont-ils pour comprendre ou ne pas comprendre ? Dieu... En attendant, rien en vitrines, rien en articles, rien, et tout cela...

Ces quelques derniers jours, à Dordives. Ça devient luxueux même en ameublement. Peu à peu les gens reviennent, y compris M-C. Les dernières lettres... De toute façon, l'œuvre tient. Et elle nous tient.

[27 septembre]

27 – 9 – 63. Onze heures.

Alternance de désarroi et d'espoir : on ne parle pas de mon livre. Dieu ? Tu vois ce que je veux : donc le faire éclater à leurs yeux de cons. Et ce n'est même pas ça : l'interminable devra bien finir.

Paris, soleil frais, rencontres (pas des absents, et encore !). Cette mauvaise graisse dans l'âme des gens ! Chère attente !

Faut-il vraiment que nous nous habituions l'un à l'autre.

[13 octobre]

13 – 10 – 63. Quatorze heures trente. Dordives.

Cascade d'articles dans les plus grands journaux : y compris *Le Monde* dont la critique Jacqueline Piatier m'avait convoqué. Deux heures de dialogue. Alain est très content. Il a aidé pour *Le Monde* en faisant lire *Jojo* qui a plu à J. Piatier. Suis convoqué à radio pour mercredi.

Va-t-on enfin me découvrir ? Calmann[-Lévy] est content : va faire publicité pour moi en plus de la collective [sic] qui se fait déjà. G. Mourgue me fait une vitrine. Je lui ai rappelé sa promesse, faite voilà au moins trois ans, lors d'une signature de J. Worms. Il a bien pris mon rappel. Et comme il connaît Alain, tout se passe très bien. De sorte que maintenant, toujours attente et attente, mais dans un état d'âme différent.

Hier, pour la famille (de Marcelle et mes parents), pendaison de la crémaillère. Tout s'est très bien passé.

Ai rompu avec M-C. Vraiment un peu idiote. Et puis, si près. Si souvent chez Calmann[-Lévy], où j'adore de plus en plus aller, et voir Alain, [illisible] Bloch (attachée de presse), les trois secrétaires (Michèle ne manque pas de charme : veut me faire lire son manuscrit) et Lucien Psichari (petit-fils d'A. France) bref, toute une ambiance inconnue chez Denoël.

Alors ? Peu à peu, peu à peu...

Et le travail, le mien...

[21 octobre, Dordives]

21 – 10 – 63. Dix-neuf heures. Dordives.

Peine terrible pour achever le roman : ce que j'ai lu à Marcelle, ce matin, ne va pas. Je l'ai sorti et elle me l'a dit ; et comme toutes les fois où elle me l'a dit j'ai été en colère. Me suis baladé trois heures dans les bois pour trouver une autre fin. Crois l'avoir trouvée. Et tout ça parce que mon roman est à la fois précis et vague.

Cette petite chambre du haut, où j'écris en ce moment, tapissée de papier dix-huitième siècle, je m'y sens presque plus à l'aise que dans mon somptueux bureau. M'y ferai, à la longue, évidemment. Comme ma mère qui a mis du temps à s'habituer au luxe de la rue [de] Monceau. Demain soir, nous y dînons, mon père allant à Menton pour dix jours, et ma mère après-demain à Trouville où nous viendrons aussi.

Mercredi dois aller le matin à la Radio et le soir à la Télévision. À part ça, plus d'articles. Peut-être serai-je traduit ou un prix... et encore, ces foires...

[1^{er} novembre, Dordives]

1^{er} – 11 – 63. Neuf heures trente. Dordives.

Avons passé quatre jours à Trouville avec ma mère. Et maintenant, ici, avec ce soleil d'automne. Quelle beauté ! Et mon bureau si bien aménagé.

Pour mon livre, mouvement. Des articles doivent encore paraître.

Demain, balade, en plus d'Henri et d'Alain, avec un écrivain yougoslave, papa, poète. (Car ce soir, rentrée à Paris, afin que ma mère soit bien là demain, 2 novembre pour mon père qui vient de Menton après quelques jours de repos.)

Hier soir, avons projeté films. Que j'aime ces paysages de voyage, et silhouettes, celle de Mireille entre autres... Hier aussi, dans *Combat* mon article sur la médiocrité d'aujourd'hui, et la Science « revanche » de la matière contre ceux qui ont tenu caché l'Esprit...

[8 décembre, Dordives]

8 – 12 – 63. Quatorze heures trente. Dordives.

Il y eut depuis moult articles, encore, sorties, connaissances. Mais évidemment aucun prix, pas même de voix. Question du prix Cazes pour mars. Henri m'a fait connaître Jean Follain, le poète, type épatant, haut en couleurs, aux mille récits pittoresques.

Mes parents sont en URSS. Reviendront par Stockholm où se reposeront deux jours. Espérons que ça continuera pour mon livre, termine le suivant. Aucune « aventure » vraiment, pas même minime. C'est comme ça. Plus rien de M-C.

La semaine dernière, les Thomas ont passé week-end ici. Ce fut très bien. À part ça, vernissages, invitations, etc.